

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES

Archéologie et arts

BEDON (Robert), *Atlas des villes, bourgs, villages de France au passé romain*, Paris, éd. Picard, 2001, 351 p.

Dans ce fort volume, largement illustré de plans et de cartes, l'auteur présente, sous une forme normalisée, toutes les données disponibles sur plus de cent soixante-dix agglomérations françaises. Chacune d'elles dans cet « Atlas-dictionnaire » bénéficie d'une notice riche d'une quinzaine de rubriques qui font le tour des connaissances actuelles, sans oublier le musée local où se trouvent les vestiges découverts. C'est là le fruit d'une trentaine d'années d'investigations et de réflexions, mais aussi de publications sur les villes de la Gaule. La matière est copieuse, la consultation facilitée par quatre « Index » et la cohérence interne d'un ouvrage dû à une seule plume - phénomène qui tend à se raréfier. Metz (p. 223-227) et Bliesbruck (p. 111-112) représentent la cité des Médiomatriques, Toul (p. 304) et Grand (p. 172-174) celle des Leuques. L'ouvrage de R. B. est fondé sur une bibliographie récente. Il fournit ainsi un solide et indispensable point de départ à toute enquête ultérieure sur le phénomène urbain en Gaule et permet d'établir les premières comparaisons. C'est assez dire qu'il comble une lacune et rendra les plus grands services.

(Jeanne-Marie Demarolle)

RAEPSAET (Georges), *Attelages et techniques de transport dans le monde gréco-romain*, Bruxelles, Laboratoire d'archéologie de l'Université Libre de Bruxelles, 2002, 312 p.

Pour bien comprendre le livre de Georges Raepsaet il faut le replacer dans le contexte historiographique antérieur, qui a opposé deux théories différentes sur la capacité de traction des équipages antiques.

Les attelages et les techniques de transport de l'antiquité ont d'abord été étudiés par le commandant Lefebvre des Noëttes. Ces travaux qui ont fait beaucoup autorité, et dont l'influence, hélas, se fait encore sentir, avaient conclu à la « faiblesse » supposée des attelages antiques. Pour cet auteur, il faudra attendre la révolution apportée par le joug d'épaules pour avoir une force de traction suffisante de l'animal. Mais les conclusions de Lefebvre des Noëttes ont été remises en cause par les études expérimentales de J. Spruytte dans les années soixante-dix, qui montrent qu'une mauvaise interprétation des reproductions d'attelage a fait mésestimer la traction animale à l'époque antique. Il n'y a donc pas vraiment une « faiblesse » de l'attelage à joug d'encolure, qui étranglerait les chevaux si l'effort est trop grand, mais bien au contraire une disposition judicieuse du harnachement. Georges Raepsaet, qui n'a pas hésité à refaire de nombreux essais, est de ceux qui ont dès le début soutenu le point de vue de Spruytte et réhabilité le transport terrestre antique.

Ce livre sur les attelages comprend plusieurs parties. Tout d'abord dans la première partie, un chapitre général sur les bases mécaniques de l'attelage, est suivi de l'examen du potentiel énergétique disponible à cette époque : le bœuf, le mulet, l'âne et le cheval sont comparés en faisant référence notamment aux données de l'archéozoologie et de l'iconographie. Les différents modes de transports sont ensuite présentés, à savoir : le portage, le bât, la traction et l'attelage, un regard particulier étant porté sur les véhicules avec une étude typo-

logique, séparant timon et brancard pour la voiture et joug, simple ou double, et collier d'épaules pour l'animal. A partir d'une étude ethnologique, tous les attelages ont été examinés et ensuite reclassés suivant ces critères pour bien concrétiser la typologie adoptée. La seconde partie du livre s'intéresse essentiellement aux exemples issus de l'Antiquité et à leur interprétation. Vient d'abord le monde grec et oriental sur lequel nous ne nous attarderons pas ici puisque c'est bien évidemment dans le cadre de la Gaule romaine que l'iconographie régionale (des Trévires au premier chef) est exploitée par l'auteur pour établir une typologie. Les attelages à « deux » sont bien représentés, notamment par le relief d'Arlon, le chariot des vendanges de Langres, l'attelage en file de Langres, l'attelage à timon de Neumagen. L'attelage à « un », ou à brancard, représenté quant à lui par la borne d'Arlon, le brancard d'Igel, le jouguet de Trèves et de Pforzheim, a été particulièrement bien étudié par Georges Raepsaet, qui a de plus expérimenté, sur le site de La Malagne, en Belgique, une réplique de jouguet (ou petit joug unique). Les vues de J. Spruytte sur le brancard gallo-romain ont été ainsi confirmées et même complétées. C'est sur ce même site qu'a été également expérimentée la traction de la célèbre moissonneuse gallo-romaine des Trévires.

En conclusion, les principaux attelages de l'antiquité, l'attelage lourd (500 - 1000 kg), léger (300 à 600 kg), très léger, sportif et de cérémonie sont passés en revue. Dans l'Antiquité, l'attelage à deux semble dominant et les innovations sont nombreuses. L'omniprésence du transport attelé est attestée dans l'empire romain plus que chez les Grecs. Chez les Romains, « tout et rien ne change », le transport terrestre connaît une grande généralisation qui impressionne, avec une intégration du transport terrestre à tous les niveaux.

Comme on le voit, ce livre est une bonne synthèse du transport attelé dans l'antiquité et présente une bibliographie récente, particulièrement intéressante pour les spécialistes. L'auteur, par ses études et ses confrontations entre les textes et l'iconographie, a montré l'importance du transport terrestre au niveau non seulement militaire mais aussi civil et économique. Dans ce contexte, la place de la Gaule de l'Est est loin d'être négligeable, ce qui doit nous inciter à tirer parti des réflexions et des données livrées par l'auteur. (André Marbach)

Pierre Lhote. Peintures, Sarreguemines, éd. Pierron, 2002, 40 p. ill.

Réflexion rétrospective sur le parcours de ce peintre né à Metz en 1956, formé à l'école de Van Gogh, puis des peintres du Mouvement Cobra, auxquels il a consacré une thèse et un ouvrage. Artiste « individualiste », Pierre Lhote, qui a décidé d'arrêter la peinture, a fait connaître son œuvre au travers de près d'une trentaine d'expositions à Metz, Nancy, Strasbourg, Tours et Poitiers.

Histoire militaire

Philippe TRUTTMANN, *La Barrière de fer. L'architecture des forts du général Séré de Rivières (1872-1914)*, Paris-Luxembourg, Gérard Klopp éditeur, 2000, 542 p.

Tandis que les environs de Metz et d'autres points encore du territoire du *Reichsland Elsaß-Lothringen* se couvraient de fortifications, la France humiliée après la défaite mettait en place elle aussi, de l'autre côté de la « ligne bleue des Vosges », un formidable ensemble de places fortes. L'ouvrage qui décrit ce système de défense est l'œuvre de toute une vie. Le projet de P. Truttmann a en effet pris corps en 1949 sur la route de Verdun, lorsqu'il a

découvert le fort du Rozellier, et sa quête systématique ne s'est achevée qu'en 1997. Cette étude impressionnante s'appuie, en dehors de multiples sorties sur le terrain, sur des archives consultées avec la plus grande minutie, notamment au Service historique de l'armée de terre.

La pierre, la terre, plus tard le béton (à partir de 1888), les structures métalliques, autant de matériaux qui, au-delà des multiples particularités locales, donnent une certaine cohérence *esthétique* à cet ensemble de forts et de forteresses. Le mot ne doit pas étonner, car il s'agit bien d'une forme d'art. Par ci, par là, ne trouve-t-on pas d'ailleurs des motifs décoratifs d'où la fantaisie n'est pas absente ? Cette « barrière de fer » fut mise en place par le Comité de Défense (qui siégea de 1872 à 1888). Cet organisme fut dominé de 1874 à 1880 par la personnalité du général Seré de Rivières, avant son éviction pour d'obscurs motifs. Conscient du comportement peu brillant des places en 1870-1871, hormis Bitche, Belfort ou Phalsbourg, et des modifications de la frontière consécutives au traité de Francfort, ce sapeur du génie proposa un système de défense prenant appui sur une série d'ouvrages et de places fortes d'un type nouveau.

Son œuvre fut poursuivie jusqu'en 1914, voire au-delà (les casemates du fort des Sartes, à Verdun, ont été construites en 1917-1918). C'est un programme systématique, réalisé tranche par tranche, jusqu'à 1885-1886, où la crise de « l'obus-torpille » vint tout remettre en question. Les nouveaux projectiles à mélinite rendaient en effet caduques toutes les défenses statiques existantes. Tandis que la construction de plusieurs forts fut abandonnée, on décida le renforcement et le bétonnage de nombreux autres. En 1914, on y travaillait encore.

P. Truttmann s'attache d'abord à la genèse du système, avant de nous proposer une étude du fort et de la position de résistance, de l'obstacle et de son flanquement, puis de différents éléments : portes et poternes, ponts mobiles, abris et casemates, avec leur ameublement, cuirassement, communications, avant de nous offrir un atlas complet des ouvrages. L'auteur ne manque pas d'étudier aussi l'artillerie qui garnit ces forts. Il est seulement dommage que l'auteur ne traite guère des forts dans la bataille, même s'il y fait quelques allusions ici ou là.

L'ouvrage, très technique, minutieux et soigné, n'en est pas aride pour autant. Il comporte en effet plusieurs niveaux de lecture et intéressera non seulement les « fanas » de fortifications, mais aussi, plus généralement, les lecteurs curieux d'histoire, c'est-à-dire le grand public. Ces forts sont en effet partie intégrante du patrimoine monumental de la France.

L'iconographie, très riche, comprend de magnifiques photos aériennes, des vues d'ensemble ou de détail de dizaines de forts, des schémas et des croquis rigoureux. Les vues actuelles nous emmènent dans les ruines presque romantiques de ces forts, aujourd'hui parfois envahis par la végétation, qui subissent les outrages du temps, tandis que de petits groupes de passionnés seulement tentent encore de sauvegarder ce qui peut l'être. D'autres sont occupés jusqu'à nos jours par l'armée ou réutilisés par des particuliers et des administrations selon le principe du façadisme (préservation de leur apparence extérieure, aménagement et modification parfois complète de l'intérieur). C'est ce qui a été fait aussi avec l'Arsenal à Metz (qui date d'une période antérieure).

L'ouvrage fait la part belle à la Lorraine française, à la Champagne, à la Franche-Comté, voisines de cette Lorraine annexée et de cette Alsace que l'on rêvait - sans en parler jamais, selon l'adage - de reconquérir. Les places fortifiées de Belfort, Reims, Langres, Nancy, Verdun, Toul, Epinal sont particulièrement bien décrites, mais aussi Albertville ou Nice, sur la frontière italienne.

La Barrière de fer s'achève sur une abondante bibliographie et un atlas fort apprécié des différents ouvrages fortifiés, qui permet au lecteur de se représenter l'ensemble de ce formidable système défensif. Ce volume passionnant mérite de trouver sa place dans toutes les bonnes bibliothèques, aux côtés des « beaux livres » d'architecture et d'art. Faudra-t-il attendre cinquante ans supplémentaires pour obtenir une étude comparable sur le système fortifié des Allemands en Alsace-Lorraine, qui serait le complément naturel de cet ouvrage de référence ? (Jean-Noël Grandhomme)

Histoire de l'enseignement

TIHON (Marie-Claire), *Un maître en éducation, saint Pierre Fourier*. Paris, Editions Don Bosco (collection Sciences de l'éducation), préface de Françoise Mayeur, 2002, 338 p.

La biographie de saint Pierre Fourier, publiée par M. C. Tihon a fait l'objet d'une recension des *Cahiers lorrains* (1998, n° 2, p. 213-215). Ce nouvel ouvrage étudie un aspect essentiel de la pensée et de l'activité du curé de Mataincourt (1565-1640) : ses principes d'éducation et leur application. La première partie de l'ouvrage envisage les origines et le développement de la congrégation Notre-Dame à partir de 1597 et durant le XVII^e siècle, au-delà même de la mort du fondateur ; les derniers chapitres permettent de mesurer l'influence de la vision de l'éducation selon P. Fourier du XVIII^e siècle à nos jours et d'en découvrir la modernité. Les difficultés, les obstacles semblent avoir été pour cette congrégation l'occasion de rebondir et d'élargir son champ d'action dans l'esprit des fondateurs. C'est, nous dit l'auteur, l'histoire d'une constance dans le respect de la tradition et d'une fidélité créatrice qui invente et réinvente sans cesse des méthodes nouvelles pour répondre à sa vocation première d'éducation. La plasticité de cette congrégation enseignante et éducatrice, sa capacité d'adaptation aux époques et aux civilisations, aux besoins des temps et des lieux, en particulier ceux des plus pauvres et des exclus, est surprenante ; l'auteur y voit l'inspiration renouvelée de l'Esprit saint.

En bonne historienne M. C. Tihon évite l'anachronisme et rend compte de certaines idées de Pierre Fourier en fonction du contexte de l'époque. Mais les traits de modernité de sa pensée pédagogique et leur actualité paraissent remarquables. Et d'abord ce souci de l'éducation des filles dont il trouve des justifications chez les Pères de l'Eglise, en particulier chez saint Jean Chrisostome et chez les premiers chrétiens et les « femmes apôtres ». Autre idée qu'on croit moderne, tant il est vrai qu'en la matière on ne cesse de retrouver l'essentiel : l'éducation inséparable de l'instruction, ce qui fonde la dignité du maître et de l'élève. Fourier voulait que les petites élèves vivent « heureuses et bien contentes ». Il inclut la notion de plaisir dans sa pédagogie, ce qui le rapproche de son contemporain François de Sales. La note dominante de sa spiritualité est l'alacrité qui éclaire sa dévotion, c'est-à-dire « une certaine façon de pratiquer l'amour de Dieu et du prochain ». Il insiste sur la communauté éducative et le partage des expériences pédagogiques. Il croit à la valeur intrinsèque des savoirs profanes contrairement à ceux qui considèrent la

scolarisation comme le moyen, sinon le prétexte de la catéchèse, tant il est persuadé que toute connaissance vraie conduit à Dieu. En matière d'œcuménisme ses conseils aux sœurs de Metz (26 février 1624) qui accueillent des petites protestantes sont inspirés par le souci de ne pas mêler les enfants aux querelles théologiques, il ne veut pas qu'on sollicite leur conversion et indique un programme de catéchisme qui peut convenir aux protestantes et aux catholiques. C'est la vie des catéchistes qui doit témoigner de leur foi.

Il fixe à ses écoles pour jeunes filles un objectif social et veut rompre l'engrenage qui les entraîne de l'ignorance à la misère et de la misère à la prostitution. C'est pourquoi il est très attentif aux problèmes économiques et à l'enseignement de l'économie. On le voit substituer à l'enseignement individuel la méthode collective ou « simultanée », créer les groupes de niveau et se faire le précurseur de l'enseignement mutuel. Il se préoccupe de l'orthographe, de la correction de la langue française, insiste sur la « civilité chrétienne » qui est, au-delà des conventions sociales, ce que nous appelons politesse et citoyenneté, c'est-à-dire le respect des autres et de soi-même. Formé chez les jésuites à Pont-à-Mousson, il sait ce qu'est l'émulation, mais aussi l'esprit d'équipe et la solidarité, l'éducation à la responsabilité. Son optimisme le rend plus sensible à la beauté des âmes qu'au sentiment de leur corruption.

Son esprit d'obéissance et son sens de l'Eglise lui font accepter les pesanteurs et les obstacles (soupçons pesant sur l'éducation des femmes ; obligation de la clôture imposée par le Concile de Trente ; refus du généralat pour la coordination des monastères, etc.). Mais ses intuitions trouveront leur application dans les trois siècles suivants lorsque les institutions et les mentalités auront évolué, autorisant l'enseignement par des religieuses non cloîtrées et reconnaissant aux femmes leur rôle primordial dans l'éducation et dans l'apostolat. Les trois derniers chapitres font le bilan de l'influence de Pierre Fourier et d'Alix Leclerc et des réalisations de la Congrégation Notre-Dame à travers le temps et l'espace, au cours des siècles et dans le vaste monde. On retrouve dans toutes ces réalisations l'esprit de finesse, l'imagination, l'attention aux plus démunis, le choix des outils et des méthodes d'éducation les plus performantes, l'attention aux réalités matérielles, la piété sans mièvrerie et la foi émerveillée des fondateurs.

Cette contribution très intéressante à l'histoire de l'enseignement et de l'éducation est due à la plume alerte et très vivante d'une religieuse de la congrégation Notre-Dame que sa vocation de professeur de lettres a amené à vérifier sur le terrain la pertinence des principes d'éducation de Pierre Fourier.

Les 16 pages d'illustrations placées au centre de l'ouvrage correspondent au projet du livre : rappeler l'esprit des fondateurs et montrer l'application de leurs principes aujourd'hui. La bibliographie propose le même éclairage d'histoire et d'actualité. (Jacques Hennequin)

Histoire du judaïsme

FAUSTINI (Pascal), *La communauté juive de Metz et ses familles (1565-1665)*, Thionville, chez l'auteur (48, rue Paul-Albert), 2001, 283 p., ill.

Cet ouvrage aurait pu avoir pour sous-titre : « Bases et guide de recherches généalogiques ». L'auteur qualifie en effet, modestement, de provisoires et hypothétiques les résultats surprenants qu'il a obtenus et accompagne leur présentation d'une description des sources qui permettraient, à son avis, de les

compléter. Le clou de sa propre recherche est l'identification, ainsi que la généalogie, des premiers juifs admis à Metz en 1564-1567. On mesure les trésors d'ingéniosité et de patience qu'il lui a fallu pour y parvenir, quand on sait que ces personnages n'étaient désignés que par un simple prénom et qu'il n'existait pas d'état civil des juifs à l'époque. La primeur de cette recherche avait été déjà livrée dans six articles parus ces deux dernières années dans la « Revue du cercle de généalogie juive ». L'auteur la complète ici en évoquant le contexte de cet établissement et en le localisant dans la ville⁽¹⁾. Mais surtout il la prolonge et l'étend en dressant la généalogie d'une cinquantaine de familles admises à Metz dans les cent années suivantes. Elles sont présentées dans l'ordre alphabétique des surnoms -surtout d'origine-, qui sont devenus héréditaires dans la communauté juive au XVII^e siècle. La plupart étant venues de pays rhénans, l'auteur ne se contente pas de recoupements dans les sources messines, devenues moins rares qu'au XVII^e siècle, mais en interroge d'autres, à Francfort ou Mayence⁽²⁾, et s'enquiert même de traditions familiales, a priori sujettes à caution, parvenant à les élucider.

Ce recueil de généalogies constitue la troisième et dernière partie de l'ouvrage, la plus volumineuse (p. 155-279). Quant au guide de recherches, il est scindé en deux éléments qu'il aurait sans doute été plus logique de regrouper, le premier, inséré dans la première partie et intitulé « Les sources essentielles pour le chercheur » (chap. III, p. 23-42) et le second, constituant toute la deuxième partie, étant un développement d'une de ces sources essentielles : les actes notariés (p. 67-151). L'auteur y livre un inventaire analytique sélectif de tous les actes mentionnant des juifs aux XVI^e et XVII^e siècles, l'accompagnant de fac-similés des signatures. Il s'agit presque exclusivement⁽³⁾ d'obligations, les contrats de mariage et les testaments étant encore à l'époque de la compétence exclusive de la juridiction rabbinique, dont les archives ont disparu, hormis quelques épaves. Il faut connaître l'ampleur de ce « fonds-masse » d'actes notariés pour mesurer la somme de travail et de patience que représente un tel dépouillement et reconnaître que ces qualités ont été largement payées de retour. (Gilbert Cahen)

LANG (Jean-Bernard) et ROSENFELD (Claude), *Histoire des juifs en Moselle*, Metz, Ed. Serpenoise, 2001, 459 p. ill.

Voici un ouvrage atypique, avec une première partie intitulée « l'histoire », une seconde « les communautés de Moselle » et, en appendice, des listes volumineuses occupant tout le dernier tiers du livre. La première partie à son tour n'échappe pas à un certain atypisme, déroulant sur plus de cinq chapitres - des origines à l'entre-deux-guerres - une fresque historique d'une étonnante clarté et la continuant par une évocation nourrie de témoignages, qui constitue une source de premier ordre pour notre connaissance de l'évolution récente du judaïsme mosellan. Bien que les apports respectifs des deux coauteurs ne soient pas signés - et parfois difficiles à démêler, on reconnaît dans la fresque, soit les quelque 150 premières pages, le talent explicatif et le style limpide de J.-B. Lang, éclairant remarquablement les situations les plus complexes, y

1) Il précise les conditions de l'installation dans la Maison des Lombards, à laquelle avait déjà fait allusion M. le doyen Schneider, et montre qu'elle a été précocement suivie d'une autre dans le quartier Saint-Ferroy, une quarantaine d'années avant l'établissement du « ghetto ».

2) Sur les familles Grotwohl et Carlebach. Cf. la recension du présent ouvrage par M. P.-A. Meyer, dans la *Revue du cercle de généalogie juive*, n° 68 (hiver 2001), p. 30.

3) A deux exceptions près, citées p. 147-148 : un contrat de mariage de 1659, du type de ceux répertoriés par le regretté Jean Fleury pour le XVIII^e siècle et un testament de 1668. Cf. P. -A. Meyer, *loc. c.*

compris celles de l'histoire générale et se montrant à l'aise tant dans les siècles obscurs du Moyen âge que dans les évolutions des temps modernes et les bouleversements des XIX^e-XX^e siècles, en particulier les considérables courants migratoires qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

Sur les plus récents - l'immigration massive d'Europe orientale puis celle d'Afrique du Nord - le récit doit visiblement beaucoup à Claude Rosenfeld. Au contact notamment de la jeunesse et déployant un grand dynamisme dans des fonctions cumulées ou successives, il a pu ajouter à ses propres souvenirs ceux d'un vaste réseau de connaissances, notamment sur les multiples associations au travers desquelles s'est finalement effectuée l'intégration. Il retrace leur activité avec un grand luxe de détails. Ayant longtemps dirigé l'administration de la communauté de Metz, il œuvra aux côtés de fortes personnalités - le grand rabbin Roger Kahn, le président Eugène Weill, ... dont il brosse des portraits vivants. Retrouverait-on aussi la marque de J.-B. Lang dans l'analyse fine des mentalités si diverses du melting-pot, jusque et y compris celle de la jeunesse libertaire d'après mai 1968 ?

La seconde partie, plus courte, est un dictionnaire historique des communautés locales, présentes ou passées. Beaucoup d'entre elles, aujourd'hui disparues, n'avaient encore fait l'objet que de notices lapidaires dans l'album de M. Henry Schumann, *Mémoire des communautés juives de Moselle*, et dans un article antérieur de M. P.-A. Meyer⁽⁴⁾. Pour les autres, à la notable exception de Metz et aussi de quelques anciennes communautés gratifiées récemment d'études approfondies (Delme, Niedervisse, Bionville, Pontpierre⁽⁵⁾), la bibliographie disponible se réduit à des études partielles, publiées dans diverses revues⁽⁶⁾ ou sommaires, incluses dans des monographies communales. Nos auteurs ont consulté aussi des érudits locaux, voire des témoins sur place et au-delà ou encore des sources d'archives, mais sans viser, en la matière, à l'exhaustivité. Leur ont notamment échappé des documents qui auraient permis de dater de l'Ancien Régime la présence de juifs dans certains villages (Denting, Les Etangs, Freyming, Langatte, etc.) ou de l'attester dans d'autres qu'on ne trouve mentionnés que sur la carte de la page 15.

Il est vrai que le propos déclaré des auteurs n'était pas de réaliser un ouvrage savant, mais seulement « une œuvre de vulgarisation accessible au plus grand nombre et à la lecture facile et attrayante ». Ils se sont autorisés de ce fait à sacrifier l'appareil critique, se dispensant d'indiquer systématiquement les références à la fin des notices ou les réduisant à un simple nom d'auteur, de témoin ou de dépôt d'archives. Sont même dépourvus de notes tous les chapitres de la première partie, sauf le premier (consacré au Moyen âge), jugé plus neuf que les autres. Une bibliographie et un aperçu des sources figurent cependant à la fin du volume, la première, très sommaire, renvoyant surtout à celle, excellente, de M. P.-A. Meyer, parue en 1999 dans l'album de M. H. Schumann cité plus haut⁽⁷⁾. Or, à notre avis, le présent ouvrage est loin de ne concerner que le grand public et sera le point de départ obligé de toute

4) *Synagogues anciennes de Moselle*, dans *Archives juives*, 1981, 2, p. 19-33.

5) Sur ce village, le remarquable ouvrage de Mme Claudia ULBRICH, paru en 1999 et dont nos *Cahiers* ont rendu compte dans leur n° de septembre 2000, p. 435-436 (nos auteurs n'ont pas en avoir connaissance). Sous le titre *Schulamit und Margarete. Macht, Geschlecht und Religion in einer ländlichen Gesellschaft des 18. Jahrhunderts*, ce tableau des sociétés juive et chrétienne à Pontpierre au XVIII^e siècle, est une étude de cas, révélatrice du milieu juif rural de l'époque.

6) Notamment les articles de M. Camille Maire sur l'émigration en Amérique au XIX^e siècle, parus dans nos *Cahiers* en 1980, 1986, 1994...

7) Voir page 390.

recherche ultérieure. Les auteurs l'ont complété par une longue chronologie du dernier demi-siècle (p. 315-410) qu'on devine tirée surtout des registres du Consistoire et de la communauté de Metz, ainsi que par des listes récapitulatives des titulaires des principaux postes de responsabilité (p. 411-422) et des présidents et bureaux des communautés locales, par années d'élections (p. 423-452).

En définitive, c'est surtout la première partie qui constitue le cœur de l'ouvrage, répondant à l'attente du titre. Une synthèse aussi vaste ne pouvait pas ne pas comporter quelques zones d'ombre, passer sur des épisodes qu'on aurait aimé voir évoqués : ainsi, lors du siège de Metz en 1870, le dévouement des dames juives au service des ambulances, salué par le chef de celui-ci, le Dr Grellois, ou encore, au siècle suivant, lors de l'immigration des juifs allemands fuyant le nazisme, l'action entreprise par le Consistoire et la communauté de Metz (en concert avec celle de Luxembourg) pour permettre l'installation de jeunes gens en Palestine, leur placement à l'école d'agriculture de Courcelles-Chaussey et la création d'une ferme école-kibboutz à Altwies⁽⁸⁾. A cette époque, la sympathie pour le sionisme n'était plus limitée aux milieux d'immigrés : nombre de familles lorraines possédaient leur tronc de l'œuvre de rachat des terres en Palestine (K.K.L.). Concernant l'héroïque figure d'Elie Bloch, il ne semble pas que les auteurs aient pu avoir connaissance de la biographie publiée en 1999 par M. Paul Lévy, qui eût permis de compléter le portrait⁽⁹⁾.

Terminons par quelques remarques mineures : la très remarquable traduction de la Bible, par Lazare Wogue (cité à d'autres titres, p. 124-125) eût mérité d'être mentionnée après celle de Samuel Cahen ; l'immigration d'Europe orientale au début du siècle dernier n'était pas polarisée que sur Metz, du fait de la notoriété de la ville en milieu juif, mais également sur le bassin sidérurgique en plein essor (et connu de certains, qui y avaient travaillé comme prisonniers de guerre, comme dit p. 148) ; la fondation de l'œuvre de colonies de vacances de Gorze, vers 1935, n'était pas due à un legs de Gabriel Bloch (décédé vers 1960), mais à une donation faite par celui-ci, également membre du Consistoire, à la mémoire d'un fils décédé prématurément ; dans la deuxième partie, la notice de Château-Salins eût mérité une mention d'enfants de la localité, les frères Arsène et James Darmesteter, qui connurent leur heure de gloire, l'un comme philologue, l'autre comme orientaliste ; de même la naissance à Liocourt du philosophe Adolphe Franck, qui fut professeur au Collège de France et vice-président du Consistoire central eût pu valoir une notice à ce village... Enfin, restituons l'orthographe de quelques toponymes : Lauragais (p. 72), Gelucourt (p. 118), Niedervisse, Metzervisse, Waldvisse, etc. Mais ne chicanons pas notre plaisir ! (G. C.)

7) Depuis cette date ont paru, outre le livre de Mme Ulbrich, cité ci-dessus, n. 6, celui de M. Pascal FAUSTINI, *La communauté juive de Metz et ses familles (1565-1665)* publié à compte d'auteur en 2001 et reprenant divers articles de la *Revue du Cercle de généalogie juive* (auxquels nos auteurs font allusion mais sans les citer dans leur bibliographie) et l'article de M. Jean Daltroff sur la synagogue de Metz, paru dans le n° de juin 2001 de nos *Cahiers* (p. 157-190) : Le Cercle de généalogie juive vient de publier en 2 vol. de 770 p. (au total) un recueil d'épithames de 50 cimetières juifs de Moselle, par M. Jean-Pierre Bernard et en outre un relevé des mariages juifs de 1792 à 1892, d'après les tables décennales de l'état civil du département, par M. Jean-Louis Calbat.

8) Evoquée par N. NETTER, *Vingt siècles...*, p. 519-520. Le signataire de ces lignes se souvient qu'y figurait à la place d'honneur le tableau, encadré de noir, de portraits de leurs camarades, déjà nombreux, tombés en Palestine...

9) P. LEVY, *Elie BLOCH. Etre juif sous l'Occupation*, la Crèche, Geste-Edition, 1999, 334 p. (voir C.L. 2000, n° 1, p. 121).